



ISSN 1951-6088

ISSN en ligne 2260-653X

La problématique du transfert culturel : le cas de quelques culturèmes dans *Madame Bovary* de Flaubert

Fjoralba Dado

Université de Tirana, Faculté des Langues Étrangères, Département de
Français, Albanie
fjoralba.dado@unitir.edu.al

<https://orcid.org/0000-0003-3018-7075>

Eglantina Gishti

Université de Tirana, Faculté des Langues Étrangères, Département de
Français, Albanie
eglantina.gishti@unitir.edu.al

<https://orcid.org/0000-0001-6307-3061>

Reçu le 11-10-2021 / Évalué le 04-11-2021 / Accepté le 02-12-2021

Résumé

Lors de la traduction d'une œuvre littéraire, les obstacles à franchir par le traducteur peuvent être nombreux dont celui des culturèmes, à savoir des termes à charge culturelle. La traduction ne s'effectue pas seulement entre deux langues mais également entre deux cultures, elle est souvent considérée comme une opération interculturelle. En se concentrant sur la traduction en tant que produit, notre intérêt pour ses éléments s'explique d'une part, par la fréquence de ceux-ci dans le roman *Madame Bovary* de Flaubert et d'autre part, par le souci de se focaliser sur les stratégies de traduction choisies par le traducteur afin de faire passer ces éléments dans une autre langue-culture, comme l'albanais. Nous essayerons de vérifier dans quelle mesure le traducteur est parvenu à établir un pont entre l'œuvre originale et sa traduction en albanais.

Mots-clés : traduction littéraire, culturème, stratégie de traduction

The issue of cultural transfer: the case of some culturems in Flaubert's *Madame Bovary*

Abstract

When translating a literary work there may be many obstacles to overcome by the translator, including that of culturems, words with cultural implications. Translation does not only take place between two languages but also between two cultures, it is often considered as an intercultural operation. By focusing on translation as a product, our interest for such elements is explained on the one hand by the frequency of these in Flaubert's novel *Madame Bovary* and on the other hand by the concern to focus on translation strategies chosen by the translator in order to

translate these elements into another language-culture, such as Albanian. We will try to verify whether the translator has succeeded in establishing a bridge between the original text and its translation into Albanian.

Keywords: literary translation, cultureme, translation strategy

Le traducteur est en communication avec deux mondes et deux façons de dire le monde.

Ballard, 2004 :29

Introduction¹

En traduction littéraire, le traducteur communique avec deux univers linguistiques et culturels différents. Il doit faire de son mieux pour rester fidèle au sens et à la forme du texte de départ, c'est-à-dire qu'il doit traduire le sens sans trahir les traits linguistiques, culturels et le style du texte original. Cette relation étroite entre langue et culture a été remarquée par Eco : «...une traduction ne concerne pas seulement un passage entre deux langues mais entre deux encyclopédies. Un traducteur tient compte des règles linguistiques, mais aussi d'éléments culturels au sens le plus large du terme » (Eco, 2007 : 190). Les enjeux culturels qui apparaissent représentent un défi dans l'acte de traduction surtout lorsque les habitudes alimentaires et vestimentaires, les coutumes religieuses, les concepts et les objets se rapportant à une culture donnée n'ont pas d'équivalent lexical dans la langue d'arrivée. Il ne s'agit pas seulement d'un transfert culturel de la langue de départ vers la langue d'arrivée, mais cette thèse inclut également la manière de choisir la meilleure stratégie de traduction afin de restituer, dans la langue cible, l'information culturelle sans perdre la saveur du texte original. Dans cet article, nous portons notre attention sur ces traits culturels qui sont liés particulièrement à la culture de départ. Il s'agit d'éléments qui sont connus uniquement dans cette culture et qui rendent difficile la tâche du traducteur qui doit « servir deux maîtres » (Rosenzweig dans Guidère, 2011 : 98) l'œuvre et la langue étrangères, le public et la langue propres. Vu que le traducteur est en communication permanente avec ces deux univers linguistiques et culturels distincts, il est aussi en perpétuelle négociation entre les deux et son produit va dépendre de l'interprétation qu'il en va faire. Voilà l'objectif de cette étude qui se préoccupe de la traduction de quelques éléments culturels, ou culturèmes, repérés dans le fameux roman de Gustave Flaubert *Madame Bovary* traduit en albanais par Viktor Kalemî (Zonja Bovari, 2014). De temps en temps, nous faisons référence à la traduction toute récente de Çlirim Gega (Zonja Bovari, 2021), surtout lorsqu'il s'agit de choix traductionnels différents faits par les deux traducteurs. Ce roman a été choisi pour faire l'objet d'une étude

comparative avec ses traductions en albanais dans le but de mettre en évidence et d'analyser les stratégies de traduction choisies afin d'importer en albanais les culturèmes contenus dans le texte de départ.

Tout d'abord, nous expliquons le concept de culturème et des stratégies de traduction. Nous allons nous concentrer sur la traduction en tant que produit, c'est pourquoi nous optons pour les stratégies centrées sur le produit. Parmi les différentes approches, celle de Ballard nous semble la plus appropriée pour expliquer les choix effectués par le traducteur lors du transfert en albanais de quelques culturèmes et les conséquences de ces choix (Ballard, 2005 :126).

Les cas de figure présentés dans cet article ne sont pas exhaustifs, sinon celui-ci ne suffirait pas à examiner tous les culturèmes présents dans *Madame Bovary*.

L'analyse de ces exemples nous a permis de marquer que les stratégies employées plus fréquemment pour faire passer le monde implicite que recouvre le langage de l'Autre (Lederer, 1994 :122), sont : 1) le report pur et simple, 2) le report assorti d'une explication du sens, 3) la substitution sémantique et 4) l'acclimatation. Les deux premières insistent sur la préservation de l'étrangéité du culturème alors que les deux derniers donnent la priorité au sens. L'ignorance du culturel, due au manque de connaissances pertinentes de la part du traducteur (*Ibid.*), constituera le dernier volet de cet article et l'on va la considérer comme une « stratégie appliquée de façon inconsciente » qui porte atteinte à la cohérence de la traduction.

1. Définition du culturème

Du point de vue morphologique, le mot *culturème* provient du mot *culture* et il est formé à l'aide de cette racine et du suffixe *-ème*. Mais, quelle est la signification du mot *culture* ?

Du point de vue sociologique, « la culture désigne, dans un groupe social, l'ensemble de signes caractéristiques du comportement de quelqu'un (langage, gestes, vêtements, nourriture, etc.) qui le différencient de quelqu'un appartenant à une autre couche sociale que lui » (Larousse en ligne).

Pour une institution internationale comme l'UNESCO le mot *culture* renvoie à « des éléments aussi divers que les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions et les croyances ».

Dans le dictionnaire de la langue albanaise, le mot *culture* recouvre presque tous les éléments mentionnés dans *Le Larousse* et traités par UNESCO, sauf le fait qu'il n'existe pas de précisions qui se réfèrent à la culture en tant qu'un ensemble

qui englobe également des éléments liés aux traditions (culinaires, vestimentaires, etc.) et aux coutumes. Dans notre article, le mot *culture* sera employé au double sens du français et de l'albanais.

Pour revenir au *culturème*, force est de constater que Michel Ballard, entre autres, a accordé une attention particulière à ce terme. On peut trouver dans ses livres et articles la définition de ce concept ainsi qu'une typologie. Ses définitions reposent sur le fait que le culturème est un signe linguistique désignant des référents culturels : « les désignateurs culturels, ou culturèmes, sont des signes renvoyant à des référents culturels, c'est-à-dire des éléments ou des traits dont l'ensemble constitue une civilisation ou une culture » (Ballard, 2005 :126). Ceux-ci peuvent prendre la forme de noms propres ou de noms communs.

Le terme *culturème* est peu utilisé dans les recherches actuelles et il ne figure pas dans les dictionnaires.

Même si Y. Gambier n'utilise pas le nom de culturème mais celui de termes culturels ou réalìa, parmi ceux-ci il distingue deux catégories : le premier type qui englobe des institutions locales, des personnages historiques, des noms géographiques etc. Dans ce cas, il est presque impossible de trouver des correspondances dans une autre culture. Le second type inclut « des pratiques, des habitudes, des comportements peut-être universels mais tellement marqués par les conditions (climatiques, sociales, etc.) et les traditions d'un endroit donné que leurs désignations véhiculent des associations d'idées, des connotations, des images, des valeurs collectives, soi-disant difficilement transférables » (Gambier, 2008 :179).

Cette difficulté de transfert réside essentiellement dans la « couleur locale » qui porte sur divers domaines tels que : les rapports de parenté, l'alimentation, les croyances populaires et religieuses, habitudes vestimentaires, etc. Le fait de garder la couleur locale du texte de départ et sa culture est l'un des axes de fidélité. Tous ces termes visent à transmettre la même chose, à savoir des éléments qui sont difficiles à traduire parce qu'ils dénotent des phénomènes qui n'existent que dans la langue d'arrivée. Aux fins de cette étude, le terme de Ballard, « référent culturel ou culturème », sera utilisé.

2. Stratégies de traduction de culturèmes

« Par stratégies, on entendra ici les manières possibles pour un traducteur de régler délibérément, consciemment un problème local, c'est-à-dire une structure, une idée, un concept, une «*réalìa*», un jeu de langage... qui résistent de prime abord à un moment précis du texte qu'il est en train de rendre en langue d'arrivée. »

(Gambier, 2008). Nous devons préciser que le traducteur n'utilise pas forcément les stratégies de façon consciente. Cependant, cela ne veut pas dire qu'elles en résultent de la fantaisie de celui-ci. Elles sont conditionnées par la langue, les fonctions du texte et les différentes contraintes qui pèsent sur le texte traduit et ses lecteurs.

Les culturèmes qui composent notre corpus seront classés selon les deux grandes stratégies dégagées par Michel Ballard (2001: 109), à savoir la préservation de l'étranger ou de l'étrangéité et la priorité au sens, qui favorise l'expression du sens en rompant les attaches avec le signifiant d'origine (*Ibid.*, p. 109). Ainsi, selon Ballard il y a 2 stratégies de la traduction des référents culturels :

- La préservation de l'étrangéité du culturème
- La priorité au sens et l'acclimatation

Même si les stratégies de Ballard se réfèrent plutôt aux noms propres, à partir de l'analyse de notre corpus restreint, nous pouvons confirmer que celles-ci ne concernent pas uniquement des désignateurs culturels comportant des éléments onomastiques. Cependant, nous avons constaté que les stratégies les plus fréquentes sont le report pur et simple, le report assorti d'une explication de sens (la première stratégie) ainsi que la substitution sémantique et l'acclimatation du sens (la seconde stratégie).

2.1. Report pur et simple

Le report est le fait de « reporter » les éléments culturels contenus dans l'œuvre originale tels quels, sans apporter de modification ni d'adaptation. Selon Ballard, le report pur et simple est « un acte de traduction consistant à reporter dans le texte d'arrivée un élément du texte de départ pour des raisons de nécessité (trou lexical) ou par désir de préserver la spécificité d'un élément du texte de départ ou de créer la couleur locale » (Ballard, 2001 :109).

- À quoi cela sert-il ? demandait le jeune garçon en passant sa main sur *la crinoline* ou les agrafes (MB, e-book, p.360).

Po këto pse duhen ? - pyeti djaloshi duke vënë dorën mbi *krinolinën* ose mbi kapëset. (Zonja Bovari, 2014, Pj.2, XII, fq.179)

Le mot *crinoline*², qui n'existe pas en albanais standard, au moins pas dans le dictionnaire de l'Académie des Sciences d'Albanie, a été traduit en albanais par report à travers une transcription phonétique. En général, la stratégie du report pur et simple est possible avec des termes qui ont déjà une portée internationale et

dont le référent peut être facilement interprété. Peut-être le traducteur a-t-il voulu mesurer la disponibilité ou la capacité du lecteur à décoder l'élément étranger à partir du contexte immédiat, même si, à vrai dire, c'est un peu difficile, ou bien a-t-il cherché à combler le trou lexical existant dans la langue albanaise.

2.2. Report assorti d'une explication du sens

L'explication du sens est réalisée grâce à l'utilisation, dans la traduction, d'une note de bas de page :

(2) Sa maison, du haut en bas, est placardée d'inscriptions écrites en anglaise, en ronde, en moulée : « Eaux de Vichy, de Seltz et de Barèges, robs dépuratifs, médecine Raspail, *racahout des Arabes*, pastilles Darcet, pâte Regnault, bandages, bains, chocolats de santé, etc. » (MB, e-book, p.149)

Shtëpinë e ka të mbushur nga lart-poshtë me mbishkrime me gërma kursive të rrumbullakëta shtypi: “Ujë Vishije, Selce dhe Bare-hi, barna spastruese, mjekësi e Raspajit, *rakau arabësh*, pastilje Darse, pastilje Renjo, fasha, [...] (Zonja Bovari, 2014, Pj.1, IX, fq. 76)

ou grâce à une incrémentialisation, c'est-à-dire une sorte de supplément ou d'ajout d'information pour rendre plus transparent le sens d'un signifiant :

(3) Sa mère lui choisit une chambre, au quatrième, *sur l'Eau-de-Robec*, chez un teinturier de sa connaissance. (MB, e-book, p. 20)

E ëma i gjeti një dhomë, në katin e pestë, *me dritare nga O-dë-Robeku*, në shtëpinë e një ngjyruesi rrobash, që njihte. (Zonja Bovari, 2014, Pj.1, I, fq.21)

Dans la note de bas de page, le traducteur explique la signification de *racahout des Arabes*, à savoir une « sorte de poudre alimentaire composée de diverses farines et féculés, de cacao, de sucre, etc. » (Zonja Bovary, 2014 : 76) qui certainement n'est pas connue par le lecteur albanais. Dans ces exemples, les culturèmes ne sont pas traduits et l'explicitation du sens se fait grâce aux deux moyens suivants : la note de bas de page (2) et l'incrémentialisation (3) sous la forme d'un élément de contextualisation (Ballard, 2001 : 112).

2.3. La priorité au sens et l'acclimatation

Parmi les stratégies qui favorisent le sens, Ballard distingue le gommage des référents culturels par une substitution sémantique ou une suppression du désignateur culturel ainsi que l'acclimatation. Nous n'allons voir ici que la substitution et l'acclimatation.

La substitution consiste à utiliser une forme d'explicitation dans le texte à la place du terme d'origine. C'est le cas où le mot culturel manque d'équivalent dans la langue d'arrivée et que le traducteur essaye de transmettre ce que signifie le terme en question. Dans les exemples suivants, le traducteur a occulté la référence culturelle pour n'en garder que le côté sémantique. Il a opté pour les procédés d'explicitation et de définition.

(4) Quand ils avaient, le dimanche, quelque voisin à dîner, elle trouvait moyen d'offrir un plat coquet, s'entendait à poser sur des feuilles de vigne les pyramides de reines-claude, servait renversés les pots de confitures dans une assiette, et même elle parlait d'acheter des *rince-bouche* pour le dessert (MB, e-book, p.88).

Kur u vinte të dielave ndonjë fqinj për drekë, ajo bënte ç'bënte dhe nxirrte ndonjë gatim të këndshëm, ujdiste mirë e bukur mbi një fletë hardhie piramida të tëra me mollë, nxirrte glikora të ndryshme në pjatë, dhe bile thoshte se do të blinte ca *gota të veçanta për të shpëlarë gojën me ujë të parfumuar* para se të shtronin ëmbëlsirat. (Zonja Bovari, 2014, Pj.1, VII, fq. 50)

Të dielave, kur u vinte ndonjë fqinj për darkë, e gjente mënyrën të shtronte në tavolinë ndonjë pjatancë me gjellë të shijshme ; ishte e zonja të rendiste me gjethe rrushi piramida të tëra me mollë reneta e starkinga, shërbente reçelna duke zbrazur nëpër pjata kavanoza të tërë dhe madje thoshte se do të blinte *shishe me ujë të parfumuar, për të shpëlarë gojën*, para se të shtroheshin ëmbëlsirat. (Zonja Bovary, 2021, Pj 1, VII, p.64)

(5) Il aimait le gros cidre, les gigots saignants, *les glorias* longuement battus. (MB, e-book, p.50)

I pëlqenin mushtet e forta të mollëve, kofshët e imëta paksa të pjekura, *kafet e përziera mirë e mirë me raki*. (Zonja Bovari, Pj.1, III, fq.34)

I pëlqente mushti i trashë i mollës, kofshët gjysmë të pjekura të bagëtive të imta, kafetë e përziera me raki (Zonja Bovary, 2021, Pj.1, III, fq.40)

Dans les deux éditions *rince-bouche* (4) est traduit en albanais par la définition proposée par le dictionnaire en ligne *larousse.fr*, à savoir *petit bol contenant de l'eau, le plus souvent tiède et parfumée, qu'on sert à la fin du repas pour que les convives puissent se rincer la bouche et les doigts*, sauf que le *petit bol* devient un *verre* (édition 2014) ou *une bouteille* (édition 2021). Dans la retraduction (2021) l'idée de « *listerine* » aurait pu intervenir, surtout pour un public plus jeune qui reconnaîtrait tout de suite ce produit qui sert à déloger les résidus de nourritures sur les dents, à tuer les bactéries ou à rafraîchir momentanément l'haleine. Même remarque pour le désignateur culturel *gloria* (5) qui est transmis en albanais par le procédé de l'explicitation (café mélangé avec de l'eau-de-vie).

L'acclimatation est la stratégie par laquelle les culturèmes du texte de départ sont remplacés par des désignateurs culturels de la langue-culture d'arrivée. Cette stratégie ne concerne pas uniquement les noms propres mais elle peut également s'appliquer à des pratiques spécifiques d'une culture. L'exemple suivant montre que l'acclimatation permet au lecteur de se sentir dans un univers plus familier, qui correspond davantage à son propre mode de fonctionnement :

(6) Il tenait à sa main, dans un foulard, *six cheminots* pour son épouse. Madame Homais aimait beaucoup ces petits pains lourds, en forme de turban, que l'on mange dans le carême avec du beurre salé : dernier échantillon des nourritures gothiques, qui remonte peut-être au siècle des croisades, et dont les robustes Normands s'emplissaient autrefois, croyant voir sur la table, à la lueur des torches jaunes, entre les brocs d'hypocras et les gigantesques charcuteries, des têtes de Sarrasins à dévorer. (MB, e-book, p. 611)

Ai mbante në dorë, mbështjellë në një shami, *gjashtë simite* për të shoqen. Zonjës Ome i pëlqenin shumë këto bukë të vogla të rënda, në trajtë çallme, që haheshin gjatë kreshmës të lyera me gjalp të kripur : ishin mostra e fundit të gatimeve mesjetare që kishte mbetur ndoshta që nga shekulli i kryqëzatave dhe që ngopnin dikur normandët e fuqishëm, të cilët kujtonin se shihnin mbi tryezë, në dritën e pishtarëve të verdhë, midis kënaçeve me verë të sheqerosur aromatike dhe sallameve gjigantë, koka saraçenësh që duheshin gëlltitur. (Zonja Bovari, 2014, Pj.3, VII, fq. 277)

Ai mbante në dorë, mbështjellë me një shami, *gjashtë franxholla* për të shoqen. Zonja Ome i pëlqente shumë këto bukë të vogla, të rënda, në formë çallme, që hahen gjatë kreshmëve me gjalpë të kripur, monstra e fundit e gatimeve gotike, që kishin mbetur ndoshta nga shekulli i Kryqëzatave dhe me të cilat ngopeshin dikur normadët e fuqishëm [...] (Zonja Bovari, 2021, Pj.3, VII, fq.406).

Cependant, si l'on fait une petite recherche sur les *cheminots* français, on constatera que la solution proposée, *simite* - variété de pain produite en Albanie, ne transmet pas les connotations du *cheminot* tant aimé par Madame Homais, exprimées de façon explicite dans le contexte immédiat : « ces petits pains lourds, en forme de turban, que l'on mange dans le carême avec du beurre salé ». Puisque que, dans la langue albanaise, il n'existe pas un équivalent pour ce genre de pain, le traducteur a peut-être eu du mal à le traduire. En privilégiant la culture cible, le traducteur remplace le culturème flaubertien par une variété de pain albanaise qui rompt la cohérence du passage parce que la *simite* albanaise n'est pas du tout lourde, n'a pas la forme du turban et, de plus, on ne la mange pendant le carême. Il est donc préférable que le nom de ces petits pains lourds soit rapporté en français,

en gardant les italiques comme une marque d'étranger. Dans l'édition de 2021, le terme proposé *franholla* (pain à la farine de blé, légèrement bombé au milieu et de forme allongée ou ronde) est plus moderne mais bien éloigné du sens de la *simite* et du *cheminot*.

En outre, la couleur locale est perdue et le texte est devenu un peu neutre. Les traducteurs favorisent l'acceptabilité définitivement acclimatée et, parfois, ils modifient ainsi sensiblement l'intention psychologique de l'auteur et l'intention sémantique du texte-source. N'oublions pas le fait que Gustave Flaubert, au robuste appétit, adorait les cheminots et en mangeait volontiers. Si Flaubert tenait tant à parler du cheminot dans son roman, c'était, avait-il écrit à son ami Louis Bouilhet, « parce que mon livre serait incomplet sans lesdits turbans puisque j'ai la prétention de peindre Rouen. Je m'arrangerai donc pour qu'Homais raffole des cheminots ».

Nous pensons également que cette acclimatation n'est pas particulièrement réussie parce qu'elle aboutit à la domestication du texte, vu que *simite* ou *franhollë* n'est pas un pain quelconque mais une spécialité boulangère albanaise.

3. L'ignorance du culturel

C'est le cas où le traducteur, faute de posséder les connaissances pertinentes, a été incapable de restituer le culturème. Dans l'exemple suivant, le transcodage du fait culturel, dû probablement à ce manque de connaissances pertinentes, sonne un peu incohérent pour le lecteur albanais qui n'est pas à la connaissance du fait que, pour les Français, la prise du dîner ou du déjeuner se fait selon un ordre bien précis. Leur repas commence par une soupe et finit par les fromages ou le dessert :

(7) Les jours que sa besogne était finie, il lui fallait [...], et subir *depuis la soupe jusqu'au fromage* le tête à tête de Binet (MB, e-book, p.164).

Ditët që mbaronte punë herët detyrohej, ngaqë s'dinte ç'të bënë , të vinte të hante në kohë, dhe të duronte, *që sa vinte supa e deri sa mbaronte së ngrëni djathin*, të ndenjurit kokë më kokë me Bineun. (Zonja Bovari, 2014, Pj.2, II, fq.83)

Les deux mots *soupe* et *fromage* présentent l'idée sous entendue du début et de la fin du dîner, ce qui n'est pas importé dans le texte traduit. De plus, les Albanais consomment le fromage au début du repas et puis il y a les autres plats qui suivent. Cela dit, partant de son expérience, le lecteur albanais aura du mal à comprendre ce passage qu'il trouvera « étrange » car il ne connaît pas cette habitude alimentaire des Français. C'est le cas typique où ce qui est culturème pour les Français ne l'est pas pour les Albanais.

Dans l'exemple qui suit, l'élément vestimentaire féminin typique de l'époque, *les jupons de basin* (Courte jupe que les femmes mettent sous les autres jupes), est importé en albanais en désignant un tout autre référent *chemises de coton*.

(8) Le coude sur la longue planche où elle repassait, il considérait avidement toutes ces affaires de femmes étalées autour de lui : *les jupons de basin*, les fichus, les collerettes, et *les pantalons à coulisse*, vastes de hanches et qui se rétrécissaient par le bas. (MB, e-book, p. 386)

Me bërryl i mbështetur në dërrasën e gjatë mbi të cilën ajo hekuroste, ai këqyrte si i paparë gjithë ato tesha grash të hapura rreth tij. *Këmishët e pambukta*, shallet, jakat e vogla, *të mbathurat me lidhëse*, të cilat vinin të gjera lart në mesdhe duke u ngushtuar poshtë (Zonja Bovari, 2014, Pj.2, XII, fq.235).

Dans l'édition de 2021, le traducteur a procédé par traduction littérale, même si ce choix reste inadéquat car il ne s'agit pas de jupes de coton *funde të pambukta* mais de *fundkëmishë* (un mot composé de *jupon* et *chemise*), un sous-vêtement féminin que les femmes albanaises, elles aussi portaient autrefois pour atténuer l'effet de transparence d'une jupe ou d'une robe.

De même, pour *les pantalons à coulisse* (les ancêtres de la culotte féminine), si l'on prend en considération que l'histoire du roman se déroule dans la province du XIX^e siècle et que cet élément fait partie des couches superposées de vêtements qui recouvrent le corps féminin à l'époque, on se rendra compte du fait que ce n'est qu'au XX^e siècle que le port des *culottes* ou *të mbathurat* s'imposa comme une évidence pour toute la société, y compris les paysannes. Encore une fois, faute de connaissances extralinguistiques pertinentes, dans les deux traductions, ce passage souffre d'incohérence, cette fois-ci historique.

N'oublions pas que Flaubert donne de très exactes descriptions vestimentaires féminines qui suivent l'évolution de la mode de l'époque. Tel est le cas du *basin* susmentionné, un élément de la lingerie du XIX^e siècle. Dans la première traduction ci-dessous, il y a omission de cet élément qui sert à accentuer la beauté corporelle d'Emma et sa coquetterie audacieuse, alors que dans la traduction de 2021, le *basin* est remplacé par *peluche* qui efface complètement le souci de Flaubert de retracer, par l'emploi de ce matériau, à la fois l'évolution de la mode au XIX^e siècle, la féminité d'Emma et son pouvoir de séduction sur Léon. Il est certain qu'un *peignoir en peluche* n'aurait pas figuré parmi les pièces à conviction dont s'est servi le procureur impérial Pinard lors de la poursuite en justice de Flaubert en 1857 pour atteinte à la pudeur dans *Madame Bovary*.

(9) Emma, vêtue d'un *peignoir en basin*, appuyait son chignon contre le dossier du vieux fauteuil ;

Ema e veshur me një *peshtamall* i kishte mbështetur flokët e mbledhur topuz mbi shpinën e kolltukut të vjetër (Zonja Bovari, 2014, Pj.3, I, p.218).

Ema, e veshur me një *penjuar prej pelushi* e kishte mbështetur topuzin e flokëve të saj mbi shpinzën e kolltukut të vjetër (Zonja Bovari, 2021, Pj.3, fq.318).

Encore une fois, les choix traductionnels témoignent d'un manque de connaissances extralinguistiques, tout en portant atteinte aux intentions de l'auteur liées surtout à son souci de réalisme. Cette erreur d'appréciation de la dimension culturelle du texte d'origine risque de nuire à la traduction d'œuvres bâties sur leur polysystème culturel (Richard, 1998 :151).

Conclusion

La littérature est considérée comme l'un des genres les plus difficiles à traduire car, outre les défis linguistiques, les textes littéraires représentent généralement une composante culturelle que le traducteur ne doit pas négliger. Il faut bien constater qu'en traduction littéraire, le traducteur doit faire preuve de fidélité à la fois au fond et à la forme du texte de départ, traduire le contenu sans trahir l'étrangeté du texte de départ qui est exprimée par des aspects linguistiques, stylistiques et culturels précis. Ainsi, il doit trouver des stratégies qui en même temps conservent l'étrangeté de l'œuvre originale et offrent aux lecteurs un texte lisible et des informations qui lui permettent de connaître un univers culturel jusque-là inconnu.

En tant que passeur de mots et passeur de cultures, le traducteur pour importer les culturèmes étrangers dans la langue-culture d'accueil est libre de choisir parmi les différentes stratégies portant et sur la préservation de l'étrangéité de ceux-ci et sur la priorité au sens. Cependant, quelques fois, ces choix - le report, la substitution et l'acclimatation - entraînent des conséquences rendant le texte traduit plus neutre que l'original. Cela rend le texte plus facile à comprendre pour le lecteur albanais parce que le contenu des culturèmes est transmis. Cependant, il y a quelques pertes au niveau culturel. C'est pourquoi le traducteur doit faire de son mieux pour participer à cette « éducation à l'étrangeté » tant recommandée par Antoine Berman (1999 :73), ce qui rendra peut-être possible et la saisie du sens et la préservation de l'étrangéité. Toujours selon Berman, il est souvent prescrit de « traduire l'œuvre étrangère de façon que l'on ne sente pas la traduction » (Berman, 1999 :35).

Bibliographie

- Ballard, M. 2005. *La traduction : contact de langues et de cultures*. Arras : Artois Presses Université.
- Ballard, M. 2004. Les décalages de l'équivalence. In : *Correct/Incorrect*, dir. Michel Ballard et Lance Hewson, Arras : Artois Presses Université, p.17-32.
- Ballard, M. 2001. *Le nom propre en traduction : anglais-français*. Gap, Paris : Ophrys.
- Ballard, M. 2005. Les stratégies de traduction des désignateurs de référents culturels. In : *La traduction : contact de langues et de cultures*. Études réunies par Michel Ballard Artois Presses Université, p.125-148.
- Berman, A. 1999. *La Traduction et la Lettre ou l'Auberge du lointain*. Paris : Seuil.
- Eco, U. 2007. *Dire presque la même chose, expériences de traduction*. Paris : Grasset.
- Gambier, Y. 2008. « Traduire l'autre. Une sub-version ». *Ela. Études de linguistique appliquée*, vol. 2, n° 150, p. 177-194.
- Guidere, M. 2011. *Introduction à la traductologie : penser la traduction hier, aujourd'hui, demain*. Louvain : Ed. De Boeck, coll. « Traducto ».
- Lederer, M. 1994. *La traduction d'aujourd'hui*. Paris : Hachette.
- Richard, J.-P., 1998. Traduire l'ignorance culturelle. In : *Traduire la culture*, Paris : Presses de la Sorbonne nouvelle.

Sitographie et corpus

http://www.amis-flaubert-maupassant.fr/article-bulletins/018_055/ [consulté le 1 mai 2020].

<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/culture/21072#FC2dKTRAoj5UFQwG.99> [consulté le 12 mai 2020]. <https://beq.ebooksgratuits.com/vents/Flaubert-Bovary.pdf>

Flaubert, G. 2014. Zonja Bovari, Tiranë : Argeta LMG.

Flaubert, G. 2021. Zonja Bovari, Tiranë : Ombra GVG.

Notes

1. La partie 2 avec ses sous-parties, la partie 3 et les conclusions de cet article ont été rédigées par Fjoralba Dado. Le résumé, l'introduction et la partie 1 ont été rédigés par Eglantina Gishiti.

2. Étoffe de crin employée à divers usages, particulièrement dans le costume féminin. Vaste jupon dont l'ampleur est maintenue par des cercles d'acier ou de baleine ; les crinolines furent utilisées de 1845 à 1869, puis firent place aux tournures.